

ESSAI SUR LA POÉSIE LUXEMBOURGEOISE.

ESSAI

RUB LA

POÉSIE LUXEMBOURGEOISE,

PAR

FÉLIX THYES.

BRUXELLES,

TYP. DE HENRI SAMUEL ET C^o, RUE DES SECOURS, 7.

1854.

ESSAI

SUR LA

POÉSIE LUXEMBOURGEOISE.

I.

La population du Grand-Duché de Luxembourg possède encore de nos jours quelque chose de primitif qui lui donne un cachet singulièrement original. Au milieu des civilisations si diverses qui l'entourent, elle a conservé une langue, des mœurs, une nationalité propres. Deux causes ont surtout contribué à la préserver, jusqu'à un certain point, des influences étrangères : la configuration de son sol protégé, de toutes parts, par des montagnes, des forêts et de larges rivières, et le caractère du peuple même auquel la race saxonne a transmis cette

vitalité indomptable qui survit encore à dix siècles de domination tour à tour franque, austro-espagnole, austro-allemande, française et néerlandaise.

Il y a toujours une frappante ressemblance de physiologie entre un peuple et la contrée qu'il habite. La nature extérieure réagit sur l'homme, et celui-ci, à son tour, par les transformations successives qu'il lui fait subir, lui communique l'empreinte particulière de son esprit. Peut-être n'y a-t-il pas une contrée au monde qui, sur une égale étendue de terrain, présente des aspects aussi pittoresquement variés que le Grand-Duché de Luxembourg; peut-être n'y a-t-il point de peuple aussi intéressant et aussi original sous tant de rapports à la fois que le peuple luxembourgeois. Les sites alpestres des Ardennes et son âpre climat, ses montagnes, neigeuses et glacées pendant une grande partie de l'année, son pâle et brumeux soleil, ses landes de genêts aux horizons silencieux et désolés où l'on ne trouve de loin en loin qu'une hutte blottie dans une ravine, une croix au bord du chemin, un oiseau sur une branche rabougrie, offrent un merveilleux contraste avec les bords enchanteurs de l'Alzette, de la Sûre et de la Moselle. Au lieu de cette rude nature, ce sont ici des paysages frais et riants, gracieusement encadrés par les molles déclivités des coteaux; une population heureuse, qu'échauffe le vin de ses collines, que berce le souffle des brises parfumées et le murmure caressant de ses rivières aux replis onduleux, y chante gaiement ses plai-

sirs et son travail. Rome et la féodalité, le paganisme et le monde chrétien du moyen-âge ont parsemé ce pays de leurs vestiges, et c'est une chose curieuse, une chose d'un haut enseignement que ce mélange des ossements dispersés de ces différentes sociétés. Ce sont partout des camps romains, des voies romaines, des monuments rongés par la rouille du temps, des donjons à demi-écroulés perchés sur le sommet d'un roc comme le squelette géant d'un oiseau de proie, des églises gothiques ou romanes, des monastères ruinés, éparpillés sur les monts et dans les plaines, se dressant ici sur la cime des roches abruptes et chenues, dormant là dans des forêts ombreuses et sonores, tantôt s'enfouissant derrière les halliers et les bouquets de verdure, tantôt se penchant pour se mirer curieusement sur le bord des ruisseaux et des étangs. De jolis villages, aux toits moussus, aux campaniles rustiques, s'échelonnent sur le versant des collines, s'étalent paresseusement au fond des vertes et riantes vallées qu'arrosent de capricieux ruisseaux et le fleuve que chanta Ausone, animent et égayent cette nature d'un autre âge. Puis ce sont de charmantes villas, des moulins solitaires avec la chute d'eau, la haie et les grands peupliers, des sentiers fleuris, des vallées parfumées de fleurs, des sites gracieux et toujours inattendus ; c'est à chaque pas quelque chose de nouveau et d'intéressant qu'on admire et qui fait rêver. Ces profondes forêts druidiques, ces vieux manoirs ruinés, ces bruyères désertes, ces jolies petites

villas propres et coquettes, ces ruines gigantesques, ces groupes de joyeuses chaumières et d'élégantes maisonnettes présentent à l'imagination un tableau étincelant de grandeur et de poésie. Et, quand on réfléchit que toutes ces richesses de l'art, que toutes ces merveilles de la nature occupent à peine une étendue de terrain de cent lieues carrées; quand on songe que ce peuple de vigneron et de pêcheurs, de laboureurs et de bergers, d'artisans et de bourgeois, ce peuple tendre, brave, pauvre, joyeux, franc et jaloux de son indépendance, compte à peine 185,000 habitants, on est pris d'un involontaire mouvement d'admiration et du désir d'explorer encore ce pittoresque et féerique pays qui s'appelle le Grand-Duché de Luxembourg.

II.

L'âme d'un peuple, dans sa manifestation la plus entière, c'est sa langue. Pour bien comprendre la littérature d'une nation, il faut être initié à ses mœurs, à son caractère, à son histoire, parce que la littérature n'est que l'expression de ces trois choses. Les proportions de cette simple esquisse ne comportent pas de développements aussi étendus; nous nous proposons seulement ici de reproduire les caractères généraux d'une langue inconnue comme on prend le croquis d'un bout de paysage, à la hâte, en passant. D'autres auront le loisir et le bonheur de parcourir ce beau pays, de recueillir ses merveilleuses légendes si fraîches et si colorées, de décrire ces mœurs simples, naïves, patriarcales, tout empreintes du souvenir des siècles passés, de raconter son histoire admirable et grande en plus d'une page, curieuse et belle partout, de faire connaître et aimer ce bon peuple luxembourgeois qu'on a toujours renommé pour son hospitalité, sa bravoure et sa loyauté, et ils le feront mieux que nous sans doute. C'est à peine si nous pourrons profiler ici quelques traits de son esprit et de son caractère.

Sous le point de vue de l'organisation politique, le Luxembourg, enclavé entre un état fédératif, une monarchie et un empire, est certainement un des pays les plus extraordinaires qui existent. Avec son grand-duc roi dont un royaume le sépare, avec une constitution essentiellement libérale et démocratique calquée sur la constitution belge, un parlement de cultivateurs et d'avocats où se parlent trois langues différentes, une population mêlée de protestants, de catholiques et de juifs, il ressemble singulièrement à une petite république des bords du Mississipi. Bien que, aux fêtes publiques, trois ou quatre drapeaux flottent sur les créneaux et les clochers de la capitale, bien que cette capitale elle-même soit occupée par une garnison prussienne, le sentiment de la nationalité est profondément enraciné dans le cœur du Luxembourgeois. Des écrivains complaisants se sont plu à vanter sa fidélité et son attachement à ses princes : si, pour l'honneur de leurs compatriotes et par amour de la vérité, ils avaient voulu aller au fond des choses, ils auraient trouvé que cette fidélité n'est que le respect pour la foi jurée, ce qui la rend admirable et sainte. Nous aurons occasion de dire plus tard comment ce peuple, s'il ne fait pas de révolutions, fait au moins des chansons dont le Parlement s'émeut parfois et contre lesquelles il ne s'abstient de décréter que par crainte du ridicule.

Ce qui caractérise tout d'abord le Luxembourgeois, c'est l'alliance singulière des sentiments, doux, naïfs,

enthousiastes, constants, avec une façon de dire et de voir frondeuse et narquoise. C'est un esprit caustique et railleur et une âme pleine de bonté. Amoureux de merveilles et d'aventures, il se plaît aux périls glorieux et aux pensées rêveuses. Peu curieux de nouveautés quand elles ne flattent pas son imagination, il est stable dans ses affections comme dans ses idées. Il est pieux, mais sa religion est empreinte de ce magnifique bon sens qui forme la base de son caractère. Quand on l'entraîne, il résiste ; il veut l'indépendance pour son sentiment et sa pensée comme pour son activité extérieure.

Lors de la grande révolution de 89, les armées françaises occupèrent ce pays. On vit la déesse Raison trôner dans les églises et les madones reléguées au corps de garde. La conscription imposée par les vainqueurs provoqua un soulèvement connu sous le nom de *kleppels Armée* (armée de bâtons). Sans doute, et quelles qu'aient pu être les influences qui guidèrent ce mouvement, il y eut quelque chose de chevaleresque dans cet élan spontané qui fit courir aux armes la population des montagnes pour la défense du foyer et de la liberté. Ces paysans, qui n'avaient pour toutes armes que des bâtons, des fourches ou des épieux, se ruèrent avec une intrépidité aveugle sur les armées françaises. C'était une chose effrayante que ces cohortes de laboureurs et de bergers, de femmes et d'enfants qui s'en allaient, priant et chantant, guidés au combat par des prêtres et faisant retentir les montagnes de leur cri de ralliement : *l' get*

fir de glaw' (il y va pour la foi). On a conservé dans le pays le souvenir des messes solennelles dites en plein air, au soleil du matin, devant toute cette armée agenouillée et recueillie.

Comme cela devait arriver, la *kleppels Armée* fut écrasée ou dispersée. Nos mères nous ont raconté comment, par un jour de splendide soleil, où les oiseaux chantaient joyeusement, un cortège sinistre traversa les rues silencieuses de Luxembourg. Au milieu d'un épais fouillis d'armes étincelantes, d'uniformes rouges, de femmes éplorées, vingt jeunes gens pâles et fiers marchaient garottés : parmi eux, il y avait des enfants de quatorze à seize ans. Parfois l'un d'entre eux jetait un mot d'amour et d'adieu à une amante, à une sœur, à un vieillard chauve et courbé, qui se roulaient éperdus et mourants sous les pieds des soldats. Le cortège traversa ainsi la ville; on n'entendit bientôt plus que le roulement lugubre des tambours s'affaiblissant de moment en moment; puis il y eut un profond silence; puis sur les glacis une terrible explosion, et un grand cri dans la ville; puis plus rien.....

On se tromperait cependant si l'on voulait croire, d'après ceci, que le Luxembourg est un pays fanatique et facile à jeter dans les exagérations de secte. Il n'y a pas bien longtemps, le souvenir en est encore tout chaud, qu'un jeune prêtre animé d'un fatal esprit de turbulence et d'audace, estimant que la domination spirituelle ne serait pas chose bien difficile à obtenir sur un

peuple qui s'était laissé conduire au combat contre la France révolutionnaire de 89 par ses curés insermentés, entreprit de le ramener au régime du moyen-âge. Le pays fut déclaré en mission, les sacrements de l'église et jusqu'à la sépulture chrétienne furent refusés, pour cause de tiédeur catholique, aux citoyens les plus honorables. On vit alors pratiquer en plein jour, en pleine lumière du XIX^e siècle, des exorcismes et des conjurations de démons¹, et l'interdit frappa des communes insoumises. Les vieux prêtres si indulgents et si doux, que le peuple s'était accoutumé à aimer, firent place à une pléiade de jeunes hommes fraîchement éclos du séminaire, ardents à la lutte, nourris d'orgueil et d'ambition, qui prétendirent condamner et réformer les tolérantes doctrines de leurs respectables prédécesseurs. Il y eut d'abord dans toutes ces consciences simples et droites une grande et profonde stupéfaction; il y eut un sentiment universel de réprobation contre ces honteuses et éclatantes intrigues. L'instigateur de ces scandales fut hué, maudit; on le siffla, on le railla, on le chansonna, on le caricatura, on finit par le chasser.

Cependant ce n'est pas avec l'éloignement d'un homme que disparaît le système qu'il représente. On avait écarté la cause du mal, mais ses effets subsistaient toujours. Il n'avait pas été possible d'expulser en même

¹ Erzählung einer vom Bischof Laurent in Luxemburg bewirkten Teufels-Austreibung. — Aus dem holländischen wäertlich übersetzt. — Brochure in-12°. Luxemburg, 1843.

temps ce nouvel et regrettable esprit de domination et de violence qui bouillonnait dans l'âme du jeune clergé. La doctrine absolutiste, incarnée dans cette nouvelle école, rendue plus tenace par des influences lointaines et occultes, éclaboussait d'actes honteux le surplis des prêtres et jusqu'à la nappe blanche de l'autel. Le concours du clergé aux ensevelissements n'était plus le cas général, c'était le cas exceptionnel. Alors, en présence de ces égarements de l'église, la magistrature luxembourgeoise prit une digne et noble attitude : elle se chargea des devoirs que les prêtres du Christ reniaient, et recueillit l'héritage de la charité évangélique ; elle fit faire une croix qui servit aux enterrements où le clergé refusait ses prières, et couvrit d'un drap mortuaire, qu'on dit provenir de la Loge maçonnique, le cercueil qu'anathématisaient les prêtres. La foule protesta, par sa présence, contre leur conduite, de telle sorte que les convois funèbres servaient de prétexte à des manifestations sévères et respectables. Le peuple se familiarisa bientôt avec la liturgie municipale, et, se raillant de l'abstention du clergé au lieu de s'en effrayer, il appela ces enterrements, *enterrements à la polka*.

En général, les usages propres à chaque pays se rattachent à la guerre et à la religion, parce que ce sont là les origines de tous les états. Les hommes se sont réunis la première fois en groupes pour se défendre contre un commun danger ou pour prier. On trouve dans le Grand-Duché de Luxembourg un nombre infini de cou-

tumes nationales ou locales qui trahissent une origine guerrière ou religieuse ; nous indiquerons *la procession dansante* d'Echternach, une des plus curieuses choses qu'il soit possible d'imaginer, *le kennerchers Mart* (marché des petits enfants) et la *Bourgaup*.

Echternach est une toute gentille petite ville de trois à quatre mille âmes, avec des tourelles, des remparts, des clochers, *squelettes gracieux*, comme les appelle, dans son langage, M. le chevalier L'Évêque de la Basse-Moûturie, le touriste orthodoxe qui a fait un si gros livre sur le Luxembourg¹. Echternach étale ses jolies maisons, ses ruines, ses jardins sur les bords de la Sûre, dans une gracieuse vallée aux collines couvertes de forêts, de vignobles, de rochers et de moissons. Chaque année, le mardi de la Pentecôte, au matin, Echternach devient le théâtre d'un spectacle fort singulier. Huit, dix, douze mille pèlerins, quelquefois davantage, hommes et femmes, de tout âge, de toute condition, de tout pays, entreprennent processionnellement une danse sacrée, aux sons d'une *musique nombreuse* ainsi que s'exprime M. le chevalier L'Évêque de la Basse-Moûturie. Comme nous pourrions être taxés d'exagération ou de malice en décrivant de si étranges cérémonies, nous citerons textuellement cet auteur dont les intentions pieuses ne peuvent certes être mises en doute.

¹ *Itinéraire du Luxembourg Germanique ou voyage historique et pittoresque dans le Grand-Duché* — par le chevalier L'Évêque de la Basse-Moûturie, un vol. in-8° Luxembourg, 1844.

« Les pèlerins, divisés par paroisses, sans mélange d'âge ou de sexe, marchent par trois, écartés les uns des autres, et se tenant par des mouchoirs pour n'être pas gênés dans leurs mouvements. Les enfants vont en avant, tambour en tête; après eux viennent les adultes; les vieillards ferment les groupes.

» La danse consiste à sauter trois pas de bourrée en avant et deux pas d'assemblage en arrière. L'élan et la mesure sont excités et conservés par une *musique nombreuse* qui se partage de manière que chaque subdivision ait la sienne *. L'air est le même pour tous; c'est une espèce de contredanse ou *d'andémathie* fort vive que la tradition a fidèlement conservée à travers les siècles.

» La danse, ou mieux la procession, dure cinq quarts d'heure; il faut, à chaque file, plus d'une heure pour faire le trajet dans lequel sont comprises les soixante marches de l'église. On conçoit tout ce qu'un mouvement incessant et sans pause pendant un aussi long espace de temps *a de pénible et de fatigant pour des personnes âgées ou replettes*; il en est parfois qui font peine à voir par l'excès de leur lassitude et de leur exténu-

* On ne s'étonnera pas du grand nombre de musiciens qui se réunissent ce jour-là à la procession d'Echternach, quand on saura que dans tout le cours de l'année on n'admettrait pas pour ménétrier dans un village celui qui n'aurait pas concouru, avec son instrument, à l'animation de la danse solennelle d'Echternach. (Note de M. le chev. L'Év. de la B.)

tion. Arrivé à l'église paroissiale, on fait en dansant le tour de l'autel, sur lequel chacun dépose *sa petite offrande* '..... »

Se figure-t-on cette immense trainée humaine, entremêlée de musique, gambadant et priant? il y dans ce spectacle quelque chose de grotesque et de triste qui fait venir les larmes aux yeux. Pauvre humanité !

Cette procession, ou mieux cette danse, se fait en l'honneur de S^t. Wilbrod, pour obtenir de lui qu'il préserve les habitants des convulsions et du mal caduc. Elle fut instituée, rapportent les légendaires, dans le courant du VIII siècle, à l'occasion d'une épizootie qui ravagea le bétail.

« On prétend, dit toujours M. le chevalier L'Évêque de la Basse-Moûturie, que, pendant les interruptions du pèlerinage d'Echternach, que l'on a tentées à diverses époques, l'épizootie reparut. »

Le *kennerchers Mart* est, comme l'indique le mot, un marché. Il se tient le jour des Innocents, de là son nom : **Marché des Innocents, Marché des petits Enfants.** C'est un des honteux et derniers vestiges d'esclavage qu'on trouve encore dans l'Europe civilisée. Il y a dans la ville de Luxembourg une grande et belle place qui porte le nom de *Knôdelergart*, (Jardin des Recollets). Au jour des Innocents donc, vers la fin de décembre, cette place devient le rendez-vous de tous les garçons et de

' Page 261.

toutes les filles du pays qui cherchent à se placer comme domestiques. Ils y viennent par centaines, grands et petits, et se rangent sur deux lignes, les garçons d'un côté, les filles de l'autre ; au milieu circulent les maîtres, les amateurs. Cela ressemble beaucoup aux marchés d'esclaves de l'ancienne Rome ; la seule différence, c'est que la vente n'est que temporaire. Le prix de location est bien peu de chose : la nourriture, quelques pièces d'habillement, un peu d'argent.

Ces marchés de prolétaires rappellent les temps les plus odieux du moyen-âge et de l'antiquité et inspirent un profond découragement. La vue de ces jeunes filles au corps appauvri par la faim et le froid, de ces enfants affamés, bleuis et grelottants, de ces vigoureux jeunes hommes traitant ainsi d'eux-mêmes, marchandant leur liberté, et se livrant au maître pour du pain et un abri, fait grande pitié. Il faut voir ces choses pour comprendre tout ce que l'exploitation de l'homme par l'homme a d'épouvantablement hideux.

Si le *kennerchers Mart* offense tous les sentiments justes et généreux, rien de plus fantastique, au contraire, que la *Bourgaup*.

Au premier dimanche de carême, on voit d'abord, la nuit venue, se dresser, sur la plus haute cime des alentours, une colonne de feu qui secoue au vent sa chevelure ondoyante et sa poussière d'étincelles. Comme à un signal convenu, toutes les hauteurs voisines, les pics et les rochers, s'enflamment bientôt et éclairent les

vallées obscures ainsi que des torches gigantesques. Pareille à une trainée de poudre qui prend feu, cette immense illumination s'étend instantanément par toute la contrée. Alors, comme dans une nuit de sabbat, autour de ces mille brasiers flamboyants, des fantômes noirs et échevelés, se groupent, se mêlent, s'entrelacent, s'enchaînent, et, se tenant par la main, forment une danse rapide et bizarre. Ces figures, bronzées par la flamme rouge, projettent sur les vallées des ombres gigantesques ; elles paraissent et s'évanouissent, s'appellent et se répondent d'une montagne à l'autre avec des cris perçants qui se perdent dans les échos ; tantôt elles entonnent, aux sons des violons et des fifres, de joyeux refrains, tantôt elles psalmodient des litanies qu'accompagnent les tintements éloignés des cloches. Quelquefois de violentes rafales dispersent l'incendie dans la vallée, avec des mugissements, des lambeaux de chansons et de prières. L'aube du lendemain éclaire des villages endormis et des collines fumantes.

Nous devons le dire pourtant, ce charme original et délicieux qu'on retrouve partout, dans les hommes et dans les choses, tend à disparaître de jour en jour. La tradition s'efface, la coutume s'oublie, les grands bruits du dehors troublent les veillées du hameau, la langue elle-même s'altère et perd son parfum de grâce et de virginité. Nous le disons avec un sentiment de tristesse et en même temps de joie. Sans doute, l'artiste, le poète, le rêveur y perdront, mais l'humanité y gagnera.

L'homme peut bien résister à l'homme, mais rien ne peut résister à l'éternelle et immuable loi du progrès universel. Voilà pourquoi, dans quelques années d'ici, ces ruines majestueuses et sombres seront converties en filatures et en fermes-modèles, ces landes sauvages en carrés de choux et de betteraves ; ces frais et doux paysages seront attristés par les cheminées des usines et des locomotives ; ce peuple se vulgarisera ; ce pays perdra cette pure et naïve poésie de la nature : car ce sol, si brillant et si fécond à la surface, qui recèle dans son sein du marbre, du fer, de l'antimoine, du cuivre, est trop riche pour qu'il puisse rester longtemps encore en dehors du mouvement de l'industrie. Ce que la violence des hommes n'a pu produire après de nombreux siècles de luttes opiniâtres, la force des choses l'accomplit, à l'insu de tous, sans peine et presque sans travail.

III.

Qu'est-ce que l'idiome luxembourgeois ?

Et d'abord est-ce une langue, un dialecte ou simplement un patois? D'où dérive-t-il? est-ce de l'allemand corrompu? ou bien quelque chose d'hybride provenu du croisement du français et du tudesque? Est-il vrai, comme le prétendent l'abbé de Feller, de la compagnie de Jésus, et le géographe Vosgien, et comme paraissent le prouver de nombreuses analogies avec l'anglais, qu'il ait été originairement la langue des soixante mille Saxons que Charlemagne transplanta en Austrasie? A tout cela nous répondrons que nous ne nous en sommes jamais enquis et que cela nous importe peu. Il nous suffit de savoir que c'est un langage suave et mâle, doux aux lèvres et au cœur, musical à l'oreille, souple et nerveux, intime et naïf, goguenard et réjoui, merveilleusement coloré et

*, Nous regrettons de ne pouvoir insérer ici la note remarquable que Monsieur Klein a bien voulu nous communiquer sur l'origine de l'idiome luxembourgeois et sur les transformations successives qu'il a subies. Bien que nous ne puissions partager toutes ses opinions, nous croyons qu'il rendrait un véritable service à la littérature de son pays en publiant le fruit de ses recherches.

2

poétique, frais, harmonieux, et docile au rythme comme l'ancien grec ; que ce n'est pas de l'allemand, puisqu'aucun allemand n'est jamais parvenu à le parler ni même à le comprendre, ni du wallon, auquel il est souverainement antipathique, ni du français, bien qu'il s'en rapproche par la vivacité du tour, ni rien de ce qui s'est parlé, se parle ou se parlera ; que c'est une langue qui possède des mots intraduisibles pour rendre certaines idées et certains sentiments particuliers au peuple qui l'emploie ; une langue à part enfin qui s'arrête précisément aux limites de la France et de l'Allemagne, mais qui se parle dans une partie de la Belgique, parce que le Grand-Duché de Luxembourg n'est qu'une fraction du territoire belge injustement et indignement aliénée.

Le luxembourgeois a tous les caractères d'une langue primitive et vierge : tout y est couleur et mouvement. Son indigence le revêt d'un splendide vêtement de poésie ; il est naïvement simple et expressif, riche de tons et de nuances. S'il n'a pas l'imposante majesté, l'élégance étudiée, les périodes pleines et sonores des langues viriles, il ignore aussi les artifices de forme et le fard dont usent toujours les langues décrépite. Précise et franche, pittoresque et gracieuse, la langue du Luxembourg a des affinités avec le provençal ; comme celui-ci, elle se plie admirablement au *canzone* et au *sirvente* ; comme celui-ci encore, elle ignore presque entièrement la prose ; elle a le trait incisif et la clarté du français, la prosodie et le caractère synthétique de l'allemand.

Nous l'avons déjà dit, la langue est l'expression la plus caractéristique des peuples ; elle les explique et peut servir à constater les rapports qui existent entre les différentes nations, les différentes tribus. A celles-là, la gloire bruyante et les grandes entreprises, c'est-à-dire l'épopée, l'histoire, la philosophie, l'éloquence, la tragédie ; à celles-ci les domaines plus restreints, mais tout aussi variés de la vie intime, le conte, la satire, l'apologue, l'épigramme, la chanson, quelquefois la comédie, et plus tard le drame. La langue est ainsi dans d'intimes rapports avec l'esprit national ; elle se développe et dépérit avec lui. Chez les petits peuples, qui reçoivent leur mouvement social du dehors, l'activité, tout intérieure, se concentre dans le sentiment. C'est là ce qui donne tant de charme et de mordant à leurs productions littéraires.

La littérature du Grand-Duché de Luxembourg a cela de particulier qu'elle date à peine de vingt à vingt-cinq ans. Auparavant on ne s'était jamais douté que cette langue pût avoir quelque valeur, qu'elle pût être formulée, écrite, mesurée, assouplie aux exigences de la grammaire et du goût. Toutes ses richesses bibliographiques se composent à peine de deux ou trois minces volumes de vers, d'un certain nombre de morceaux de poésie publiés à différentes époques dans les journaux du pays, et de quelques pièces de circonstance imprimées sur des feuilles détachées ; mais, avant de passer à leur examen, disons, en peu de mots, ce qu'était cette langue, et com-

ment elle existait en quelque sorte déjà à l'état de langue littéraire avant qu'on eût songé à l'écrire.

Les traditions se retrouvent partout. Partout aussi l'imagination populaire et le génie particulier du siècle et des hommes se sont plu à les agrandir, à les colorer des rayons de la poésie, à les renfermer dans des formes harmonieuses et à les transmettre ainsi de génération en génération. Quand, dans les nuits brûlantes de l'Afrique, la tribu nomade a fait halte sous la tiède verdure de l'oasis, on se range en cercle autour du poète qui, dans un langage inspiré, redit les féeriques annales du désert. Dans nos climats plus rudes c'est autour du foyer d'hiver, aux veillées du village, que le poète conteur élève une voix toujours avidement écoutée. L'imagination bouillante des peuples méridionaux imprime à leurs récits une grande mobilité de forme qu'on ne remarque pas dans les pays du Nord, où ils se lèguent, de père en fils, pendant des siècles, avec une fidélité étonnante. Ce respect presque religieux pour la parole des aïeux est peut-être une des causes qui rendent les transformations du langage si lentes dans ces contrées.

Ces traditions sont très-nombreuses dans le Grand-Duché de Luxembourg; elles forment la mine la plus riche de sa littérature. Chaque village, chaque chaumière possède son conteur. Dans les longues soirées d'hiver on se réunit, pour la veillée, autour du poète, les portes soigneusement closes. Les fileuses, jeunes et vieilles, se placent en rond; chacune d'elles, à son tour, est tenue de fournir l'huile de la lampe et l'histoire

de la veillée. Les vieillards, groupés dans les coins les plus chauds, dévident du fil ou préparent de leurs mains tremblantes des jouets aux enfants blonds et roses qui sommeillent à leurs pieds. Ce sont alors de longs récits, dits à demi-voix, qu'accompagne la cadence monotone des rouets chevrotants. Ce sont des contes de fées merveilleux et bizarres, des légendes plaintives, terribles, sanglantes, que les pieuses femmes entremêlent de signes de croix. Ce sont des histoires de fantômes et de brigands qui font pâlir et frissonner, et qu'on aime à entendre. L'enfance est bercée de ces contes (*Sæggercher*) dont les souvenirs rejaillissent sur toute l'existence en resplendissantes étincelles de poésie. Alors, sous l'influence de ces images fantastiques, de ces sombres tableaux, souvent le feu qui crépite, une rafale pluvieuse qui fouette la fenêtre, un hurlement de chien dans la cour, un tourbillon qui s'engouffre dans la cheminée, la porte qui grince sur ses gonds rouillés, un rien suffit pour émouvoir d'effroi les peureuses filles ; elles se pressent effarées les unes contre les autres et jettent de grands cris. Mais, au milieu du récit, des regards amoureux s'échangent qui distraient et rassurent. Puis, quand la lampe a épuisé toute sa clarté, que la mèche devenue rouge se charbonne, on s'agenouille et l'on prie. Mais au retour l'épouvante les reprend ; elles se signent tremblantes de froid et de peur devant les vieux saules qu'enveloppe un linceul de neige, et se cachent la tête sous leur tablier pour ne pas voir, à droite et à gauche du

chemin, ces fantômes menaçants. Les jeunes gars eux-mêmes chantent bien haut afin de se reconforter le cœur et de dissimuler une terreur secrète.

Mais ce n'est pas seulement dans ces récits traditionnels que se manifeste l'instinct poétique, l'élément littéraire de l'idiome luxembourgeois encore dans son enfance. On conçoit aisément que des hommes enclins au merveilleux, tendres et railleurs, placés au milieu d'une nature romantique, ont dû plus d'une fois chanter leurs souffrances et leurs joies. Il existe une foule de chansons composées, le jour, derrière la charrue, par des rustres poètes, et chantées, le soir à la veillée, par les fleuses et les enfants; et il s'en fait constamment de nouvelles. Ce sont le plus souvent des satires; quelquefois aussi ce sont de touchantes élégies. Les airs sur lesquels on les chante sont également de facture villageoise, et révèlent, sous une forme simple et peu variée, un sentiment délicat et vrai de la musique. Une jeune fille prend un vieux pour ses ducats : chanson; M. le curé prend une gouvernante trop fraîche : chanson; Madelon, la prude, reçoit un amant, la nuit : chanson; M. le maire amadoué la fille du sacristain : chanson; le départ du conscrit : chanson; l'absence du village : chanson, chanson.

Outre ces poètes d'inspiration et de circonstance, il existe encore des poètes de profession, sortes de jongleurs et de trouvères qui errent de village en village, chantant et mendiant. Nous devons dire cependant qu'on n'en voit plus guère de nos jours. Pour la plupart

du temps, ce sont de pauvres aveugles qui, guidés par une femme ou un enfant, vont de porte en porte, chanter de longs poèmes composés sur les grands chemins. Souvent ces chants ont une grande analogie avec les *guerz* bretons. Il se rencontre parmi ces bardes en guenilles de véritables poètes plein d'originalité et de verve. On se souviendra longtemps dans le pays de *blaanen Teiss*, (l'aveugle Teiss). C'était un grand vieillard chauve et voûté, qu'un caniche pelé et une vieille femme guidaient dans les rues et par les campagnes. Il portait une besace, et accompagnait de son violon les chansons qu'il improvisait le plus souvent. Ces chansons eurent un incroyable succès et valurent au rapsode une popularité et une réputation qu'envierait plus d'un poète moderne. Cela ne l'empêcha pas de finir misérablement.

On chercherait en vain dans ces chants quelque chose d'élevé ou de lyrique. Tout y est bourgeois, très-souvent même paysannesque. Il s'y trouve de la tendresse, de l'ironie, un esprit satirique, du grotesque parfois, de l'originalité toujours.

Au moment où il nous faut essayer de traduire le luxembourgeois, nous sentons le découragement s'emparer de nous. Toutes les langues perdent à la traduction, mais celle-ci plus qu'aucune autre peut-être. Comment espérer de faire comprendre ce charme qui tient à la forme plus qu'au fond, au sentiment plus qu'à la pensée, cette grâce tout italienne qui résulte, à la fois, de l'accentuation, de la construction, du grand nombre

de diminutifs et de mots intraduisibles qu'elle possède ? Il faut une souplesse d'imagination si grande, une intuition du génie des langues si rare pour entrevoir la vie et le mouvement derrière la roideur incolore d'une traduction, qu'il est presque impossible de faire sentir, dans leur véritable esprit, les caractères originaux d'une littérature étrangère. Nous tâcherons de conserver, autant que possible, aux morceaux que nous traduirons, l'originalité native, le goût de terroir qui fait leur principale beauté.

Parmi ces poésies populaires, nous pourrions citer une petite chanson, peu intéressante à la vérité, mais qui se rattache à une coutume bien ancienne. La veille de la fête de saint Blaise, patron, croyons-nous, des ciriers et des marchands de chandelles, et saint fort renommé pour la guérison des maux de gorge, les rues de Luxembourg sont parcourues, le soir, par de nombreuses bandes d'enfants qui, munis de bouts de bougies allumés, vont chanter de porte en porte :

Cher petit Blaise du bon Dieu !
Donne-nous du lard et des pois ;
— Laissez vivre les jeunes gens,
Laissez mourir les vieilles gens, — etc.

Il existe aussi sur Arlon une chanson très-singulière et très-répondue, dont voici le premier couplet :

A Arlon sur le petit mont
Les femmes sont gaies ;

Elles aiment à boire un petit coup ;
L'une porte une santé à l'autre,
Derleng dong lire tire leng, (*bis*).
L'une porte une santé à l'autre.

Des nombreuses chansons du *blaanen Teiss* nous n'en citerons qu'une seule :

LA CHANSON DE LA COMMÈRE.

(*T' Lidchen vun der Gefoidesch.*)

Il y avait deux commères
Qui voulurent être gaies ;
— « Buvons une chopinette,
Buvons autant que nous avons soif,
Perleng teng lire lire leng (*bis*).
Buvons tant que nous avons soif.

L'une jette autour d'elle son manteau
Et retourne chez elle en cachette ;
Et se couche sur son lit,
Et se plaint de douleurs dans les bras et dans les jambes ;
Perleng teng, etc.

Oui ; mais quand le mari revient à la maison :
— « Ah ! servante, où est ma femme ? »
— Elle est couchée dans son lit, là haut,
Et se plaint de douleurs dans les bras et dans les jambes ;
Perleng teng, etc.

Le mari monte l'escalier en courant
Et s'assied sur le banc :
— « Chère petite femme, hélas !
Tu es donc bien malade ?
Perleng teng, etc.

— J'ai bu à la fontaine glacée :
Elle ne m'a pas été salulaire ;
Si j'avais trois pintes de vin dans le corps
Je serais de nouveau sur pied,
Perleng teng, etc.

Le mari descend l'escalier en courant :
— Ah ! servante, rince une bouteille,
Et va dans la cave,
Et tire du meilleur vin
Perleng teng, etc.

Et mets-le dans un pot :
Fais-le chauffer avec du sucre,
Et mets-y beaucoup de gingembre
Pour la faire transpirer.
Perleng teng, etc.

Et quand le mari vient avec la boisson
Elle se retourne et rit :
— Ah ! n'ai-je pas un sot mari !
Je le trompe comme je veux,
Perleng teng, etc.

Oui ; si le mari avait bien réfléchi,
Il aurait pris un gourdin
Et lui aurait sanglé les côtes :
C'était le bon moment ;
Perleng teng tire lire leng, (*bis*).
C'était le bon moment.

Comme on le voit, ce sont là des embryons informes ;
mais les chansons ne sont qu'une des faces de cette lit-
térature populaire. Les légendes et les contes, les *Saeg-*

gercher forment le genre qui offre le plus d'importance et d'intérêt. Elles présentent un autre aspect. On y retrouve le merveilleux d'imagination qui caractérise les romans chevaleresques des cycles d'Arthur. Au reste, les *Saeggercher* ont souvent beaucoup de ressemblance avec ces romans ; elles sont parfois tellement longues qu'il faut au conteur quatre, cinq, dix longues veillées pour les réciter. Les nains, les fées, les elfes, les géants, les chevaliers et les démons, les enchanteurs et les sorcières, et enfin de pauvres paysans en sont les principaux personnages ou les héros. Elles exigeraient du reste une étude à part et trop étendue pour que nous puissions l'entreprendre ici.

IV.

On remarque de nos jours dans toutes les littératures une tendance vers des horizons nouveaux. Les grands mouvements littéraires, comme les révolutions sociales avec lesquelles ils coïncident presque toujours, ont cela de remarquable qu'ils ne connaissent pas de barrières, et que leur commotion féconde fait surgir du chaos et met en lumière des nationalités et des littératures jusqu'alors oubliées ou ignorées. Il est curieux d'observer comment, sous l'influence de ces mouvements, une foule de dialectes qui avaient traversé le moyen-âge inaperçus, se constituent tout à coup de toutes parts, et tiennent à faire constater leur existence.

L'idiome luxembourgeois s'est élevé au rang des langues littéraires sous l'action immédiate du mouvement progressif qui caractérise si éminemment notre époque. Comme toutes les langues natives, ce n'est qu'à grande peine qu'il a réussi à se faire reconnaître et il lui reste encore bien des préventions à vaincre. Ses contempteurs ont qualifié d'obscène la candide et gracieuse nudité de son enfance, de triviale, sa simple et naïve ingénuité; il lui ont dénié la délicatesse du sentiment, l'élé-

vation ou la profondeur de l'idée, la simplicité élégante de la forme qui sont précisément ses qualités les plus saillantes, et ils ont prétendu, dans leur superbe et ingrat dénigrement, qu'il n'est et ne serait jamais que la langue des carrefours et des halles. Mais l'indifférence et la défaveur qui accueillirent les premiers essais des poètes luxembourgeois font place de nos jours à un sentiment plus juste et plus éclairé. On comprend généralement la grande portée d'une littérature nationale. De tous côtés, on fait de louables efforts pour en consolider l'édifice. Ainsi nous apprenons qu'on vient d'arrêter la formation d'un congrès pour la fixation de l'orthographe; sans doute, le gouvernement du Grand-Duché ne méconnaîtra pas l'importance d'un pareil projet; il voudra jeter lui-même les bases d'une pareille académie, et, après-l'avoir fondée, en assurer l'existence.

Dès qu'elle donne signe de vie, la littérature luxembourgeoise présente un phénomène étonnant qui nous permet de constater une nouvelle analogie avec la langue des troubadours. Ainsi que Gargantua qui « soudain qu'il feut nay, ne cria comme les aultres enfans, *mies, mies, mies*; mais à haulte voix s'escricoit : à boyre, à boyre, à boyre, comme inuitant tout le monde à boyre, si bien qu'il feut ouy de tout le pays de Beusse et de Bibaroyz, » elle naît en quelque sorte adulte et vigoureusement constituée. Rien de chancelant, d'irrésolu ni d'étriqué dans ses allures; elle trouve tout d'abord sa voie et s'y engage hardiment; elle s'affranchit des lisières

de l'enfance et atteint, dès le principe, une perfection rare. Cette précocité ne lui a rien ôté de sa grâce naïve, de sa verdeur juvénile, de son ingénuité enfantine, de sa spontanéité vigoureuse et indépendante. Non pas que nous prétendions soutenir qu'elle soit parvenue à son apogée : nous voulons simplement constater qu'elle a acquis, en peu d'années, un développement dont l'histoire des littératures montre peu d'exemples, et tel que la plupart des langues n'en atteignent un pareil qu'après de nombreux siècles de tâtonnements et d'erreurs.

C'est à M. A. Meyer, professeur de mathématiques à l'université de Liège que revient l'honneur d'avoir, le premier, tiré cette langue de l'indifférence et du mépris où elle gisait, et d'avoir créé, en quelque sorte, une littérature nouvelle. Les bons Luxembourgeois furent bien ébahis, un matin, quand ils apprirent que le savant mathématicien venait de publier dans leur idiome un petit volume de poésies. Ils trouvèrent l'idée originale sans doute, mais s'éprirent pour elle d'un médiocre enthousiasme, car l'auteur, comme il nous l'apprend dans une préface, ne put réunir que trente-sept souscripteurs, « et dut, pour amoindrir les frais d'impression et ne pas faire abus de la bienveillance de ses souscripteurs, en leur faisant payer outre mesure une bagatelle, omettre quelques-unes des pièces promises, entre autres *l'Histoire d'une Chemise*. »

Il publia d'abord, en 1829, un petit volume intitulé : *E Schreek ob de Lezeburger Parnassus* (Un Pas sur le

Parnasse luxembourgeois), Luxembourg, chez Lamort, place d'Armes. — Cet opuscule contenait six morceaux de poésie parmi lesquels : *la Nuit, à Christine, un Instant passé dans un cabaret de Luxembourg*, (tableau d'après nature). — En 1832, il fit paraître une seconde brochure (*Jong vum schreek ob de Lezeburger Parnassus*, Louvain, chez Massar-Meyer) qui ne contenait que quatre morceaux. Les poésies qu'il avait publiées précédemment furent réunies en un seul volume qui contenaient en outre un grand nombre de morceaux nouveaux, et était précédé d'une petite grammaire de la langue luxembourgeoise, par M. Gloden ; il parut à Bruxelles, chez Delevigne et Callewaert, en 1845, sous le titre : *Poésies et Fables luxembourgeoises*, par A. Meyer, avec une introduction grammaticale et l'explication des mots plus ou moins propres au dialecte, par Gloden ¹. Cette introduction grammaticale de M. Gloden marque un notable progrès ; elle est faite avec une grande intelligence ; nous croyons que M. Gloden ferait une bonne et belle œuvre en donnant à cette introduction les développements nécessaires pour en faire une grammaire complète.

L'impulsion était donnée. M. Meyer avait voulu prouver « que le dialecte luxembourgeois n'est pas aussi rude, pauvre, déréglé, raide et barbare que beaucoup de Luxembourgeois de naissance veulent le prétendre

¹ Nous apprenons que M. Meyer vient de publier un nouvel ouvrage; nous n'avons pas encore pu nous le procurer.

avec un ton ironique ¹, » et, sans s'en douter peut-être, il avait fait un petit chef-d'œuvre de grâce et d'originalité. Quelques esprits excellents comprirent M. Meyer et suivirent ses traces.

M. J. Diedenhoven publia, en 1830, deux morceaux de poésie, le *Bittgang no Conter* et le *Gudde Noicht*.

M. Glangler fit paraître, en 1841, ses *Fleurs des blés* (*Koerblumen ob dem Lamperbereg gepleckt*) puis successivement différents morceaux détachés, et enfin, en 1847, son *Lexicon* du dialecte luxembourgeois.

En 1843 parut l'*Histoire du collège de Luxembourg, dédiée aux étudiants*, par P. K.

Cependant ces différents travaux avaient réhabilité la langue dans l'opinion du grand nombre et éveillé l'instinct poétique de beaucoup de jeunes Luxembourgeois. Il y eut un instant comme une fièvre d'enthousiasme pour la littérature nationale; tous ceux qui sentaient bruire et bouillonner en eux les flots mystérieux de la poésie furent heureux de trouver à leur portée un instrument harmonieux et sonore pour rendre leurs sentiments et leurs idées. Parmi ceux-là nous citerons M. Joseph Hilger, ce noble et bon ami, si misérablement tombé, une nuit, sous une baïonnette prussienne, M. Gloden, M. Lentz et M. Edmond de la Fontaine dont nous reparlerons.

Telle est la courte histoire et la complète bibliographie de la littérature luxembourgeoise.

¹ Préface de l'édition de 1843.

V.

M. A. Meyer est un esprit à part. On a prétendu, on prétend encore que la pratique des sciences exactes exclut toute aptitude poétique, que le sentiment des arts est en opposition avec l'amour des sciences, que les idées du beau et du vrai sont contradictoires dans une même intelligence. Ce n'est pas ici le lieu de prouver la niaiserie de cette opinion : si nous avons à le faire, nous citerions certainement le nom de **M. Meyer** comme un exemple vivant de la fausseté d'un pareil système. **M. Meyer** n'est pas seulement l'algébriste éminent, le savant méthodique et abstrait que tout le monde connaît, c'est encore et surtout un des plus charmants poètes que nous ayons rencontrés. Son seul défaut et son seul tort sont d'avoir écrit, avec cette admirable modestie, insouciance de vaine renommée, qui caractérise le véritable poète, dans une langue presque ignorée. Quand on a lu ses travaux scientifiques et ses travaux littéraires, on se demande, tout étonné, comment une même tête peut contenir à la fois tant de chiffres et tant de poésie. Il n'y a cependant dans un pareil fait rien d'anormal. Le développement double et parallèle de

plusieurs facultés puissantes chez un même homme, indique une saine et robuste organisation intellectuelle, et non, comme l'ont voulu prétendre de froids raisonneurs, une excroissance phénoménale et bizarre. Est-ce donc qu'un talent reconnu pour tel ou tel art, pour telle ou telle science, serait en même temps un brevet d'incapacité pour tout autre chose? Comme si la poésie, cette divine science des harmonies, n'existait pas partout et ne trouvait pas, dans les grandes opérations de la pensée qui élèvent l'homme vers Dieu, sa manifestation la plus sublime!

Oui, il y a incompatibilité entre l'art et la science, mais seulement pour les manœuvres qui en font métier, et dont les cerveaux, trop étroits pour loger plus d'une idée ou plus d'un sentiment entre leurs parois rétrécies, n'ont jamais pu concevoir que l'art et la science, le beau et le vrai, dans leur expression la plus élevée, ne sont qu'une seule et même chose.

M. Meyer est un fantaisiste tour à tour sombre et brillant, tendre ou sceptique, plein de verve sensuelle et railleuse et de bonhomie ingénue. C'est un esprit essentiellement dramatique dont la bizarrerie se manifeste surtout dans la variété; mais sous la bigarrure et l'excentricité de l'idée et de la forme saillit une pensée profondément philosophique. Son volume contient des fables, des légendes, des ballades, des chansons, des contes, de la poésie intime, de la poésie humoristique, enfin des poèmes.

Dans la fable, il a créé, pour ainsi dire, un genre nouveau. La Fontaine, comme Ésope et Phèdre, ne met en scène que des animaux; c'est à peine s'il fait parler des plantes et des arbres. M. Meyer, au contraire, prend le plus souvent pour personnages des objets inanimés, mais il sait leur donner une physionomie si vivante, il possède une telle science de mise en scène, il est si naturellement dramatique qu'on n'en est pas choqué. Voici les titres de quelques-unes de ses fables : *la Chandelle et la Brique*, — *l'Étincelle et le Cendrier*, — *la Neige et le Hareng saur*, — *Zwò laüs*. Nous en traduisons deux ou trois :

LA POUSSIÈRE ET LA BOUE.

Chassée sans cesse avec colère, semblable, dans mes pérégrinations, au Juif errant, je n'ai de repos en nul endroit, — disait tristement, l'autre jour, la Poussière à la Boue. Moi si infime, moi qui me rapproche tellement du néant, partout on me pourchasse avec mépris. Je traîne ma misérable existence tantôt sur les hauteurs, tantôt dans les plaines. Aucune ville ne veut de moi, aucun pays ne me garde; je sers de jouet éternel à tous les vents.

Oh! dites-moi, vous si remplie de science et de sagesse, pourquoi contre moi cette rude colère? dans votre opinion, ne luira-t-il jamais de salut pour moi?

— Ma fille, répondit la Boue, ta peine provient de ton amour pour la liberté. Ton éducation indépendante cause tous tes malheurs. De nos jours, ce n'est pas prendre le chemin le plus sûr que de suivre sa propre volonté et

de renoncer à ramper. Comme moi, laisse-toi fouler aux pieds; tu seras à l'instant même choisie pour fumier et paresseusement conduite dans une charrette.

Remarquons-le en passant, il y a, chez M. Meyer, ce noble orgueil du plébéien, cet instinct de liberté, et souvent cette ardente sollicitude pour les classes souffrantes, qu'on retrouve chez tous les vrais poètes modernes.

La Fontaine, en faisant parler les bêtes, leur donne les passions et les idées de l'homme, mais il leur laisse les caractères généraux de l'animalité. Son renard, quoiqu'il raisonne aussi bien qu'un docteur en Sorbonne, reste toujours un renard; personne ne l'oubliera un seul instant. Lorsque M. Meyer met des animaux en scène, il leur donne non-seulement le langage, les sentiments, l'esprit de l'homme, mais encore ses mœurs, sa personnalité et jusqu'à ses costumes, de telle sorte, par exemple, qu'on ne sait pas bien si son loup et son agneau sont des animaux métamorphosés en hommes ou des hommes changés en animaux. La Fontaine semble rapprocher l'animal de l'humanité; M. Meyer confond souvent l'homme et la bête. Il y a en lui l'imagination fantastique d'Hoffman et la verve mordante de Granville.

LE VOYAGEUR ET LA PUCE.

Et l'univers et sa splendeur, et les étoiles dans la nuit,
et le soleil, ce riche foyer de lumière, et les animaux,

petits et grands, et la nature florissante avec ses mille manifestations, tout cela brille et vit pour moi ! Ainsi parlait orgueilleusement un voyageur. — Tu mens, lui cria une puce posée sur son nez : l'homme est là pour moi.

Quel mot effrayant de scepticisme et de raillerie profonde ! un mot digne de Montaigne ou de Pascal !

LE LION ET LE RENARD.

Un renard accourut chez le lion : — Sire, écoutez, dit-il : là-bas, dans la rue, au milieu de beaucoup de gens, un méchant âne vous traite de voleur, d'assassin, de filou, de gueux, je ne sais de quoi encore ; vous n'agirez pas avec sagesse, Sire, si vous ne le punissez pas sévèrement. Cette effronterie passe toute mesure ! Le lion là-dessus : — Oh ! renard ! me prends-tu pour un bœuf ? que m'importe ce que peut dire de moi un âne ; — tu n'es qu'un sot.

Nous ignorons si le livre de M. Meyer a été mis à l'index. S'il n'y est pas, c'est sans doute que sa Sainteté ignore le luxembourgeois et que le clergé du Grand-Duché a trop d'esprit ou n'en a pas assez pour le dénoncer au tribunal du Saint-Office. Mais une chose est certaine : c'est que M. Meyer n'est pas parfaitement orthodoxe. Il y a tel apologue qui sent terriblement le fagot. La *Confession de la Souris* est un modèle de verve satirique et d'incisive raillerie à l'adresse du clergé. Le dialogue des *Zwô Laüs* pétille d'esprit et de malice burlesque ;

il y est question de l'influence des capucins sur la prospérité de la gent pouilleuse. M. Meyer montre parfois la griffe de Rabelais.

Ailleurs il est tout imprégné de poésie :

LA ROSE ET LE BOUTON DE ROSE.

C'était au brillant mois de mai; un bouton de rose dit : Hé! ma sœur rose! que ne suis-je au monde! L'univers avec sa splendeur est encore, pour moi, enseveli dans l'obscurité, dans la nuit la plus sombre. Comment est-il cet univers, dis, ma sœur?

— Oh! mon enfant, dit la rose, que les plantes et les arbres en fleurs sont beaux! comme l'herbe scintille sous les perles de la rosée! comme le chant des oiseaux est suave! Le poisson fait tourbillonner l'onde; une vapeur bleuâtre monte de la vallée pleine de chansons; les agneaux joyeux sautent dans les pâturages; l'alouette babillarde est suspendue au haut du ciel; l'abeille et la mouche bourdonnent autour de la fleur joyeuse; la brise rafraîchissante joue dans le feuillage vert; le ruisseau, bruyant et clair comme la glace, court avec rapidité; le papillon tombe et retombe mollement autour de moi, comme ivre de désir; le soleil, au haut du ciel, répand une chaleur vivifiante et inonde les créatures de sa lumière argentée.

Mais, ma sœur, oh! ma sœur, hélas! ne fleuris jamais! A peine ai-je vécu un jour sur ce champ du bon Dieu, que mes charmes se flétrissent et jonchent la terre! Sois heureuse dans l'obscurité. Oh! malheur! on me cueille!

N'y a-t-il pas, dans ce morceau, quelque chose comme

le doux parfum d'un bouquet encore humide de la rosée du matin ? Quel pur et frais tableau ! quelle richesse de couleurs, mais quelle navrante tristesse au fond !

M. Meyer a fait aussi quelques chansons ; la *Chansonnette du cordonnier* est d'une grande originalité ; le rythme en est heureux ; elle a de l'entrain, de la vigueur, du naturel.

Dans la ballade, le conte et la poésie intime, son vers devient d'une tendresse infinie. La grande qualité de M. Meyer, dans ce genre, c'est la simplicité, la vérité du sentiment. Cette absence de toute recherche et presque de tout art donne à ses compositions un charme inexprimable. Il est étonnant de voir combien cet esprit sceptique, bizarre et profond sait donner à ses vers de grâce et de délicatesse, dès que l'émotion le domine. Citons encore trois pièces charmantes qui ont assez de charme par elles-mêmes pour laisser deviner leur beauté primitive à travers une traduction.

LA JEUNE FILLE ABANDONNÉE.

Comme il vente au dehors ! mais regardez donc, quel temps ! oh ! horreur ! l'eau tombe par torrents des toits. Les ruisseaux gonflés deviennent des rivières !

Voyez donc ! quelle belle fille, là, dans la rue ; voyez ses yeux rouges et mouillés de larmes ; « — Pourquoi cette tristesse, mon ange, pourquoi ces yeux rouges ? Dis-moi ce qui a pu te faire de la peine ? »

— La mort me l'a enlevé, hélas ! qui pourra y porter remède ? Il est couché, si jeune et si froid, dans la

tombe ! Oh ! c'est pour cela que je me plains, que je me lamente ; c'est pour cela que coulent les larmes de sa fiancée !

— Mon ange, calme-toi ; j'en sais un... calme-toi, dont le cœur s'émeut pour toi ; sa poitrine se soulève comme les vagues de la mer. Celui-là... — viens près de moi ! — Oh ! combien celui-là t'aime !

— Oh ! non ! éloigne-toi ! mon cœur a hâte de mourir pour le rejoindre dans le sommeil éternel, pour habiter avec lui les sombres profondeurs, dans l'union la plus intime.

Comme il vente au dehors ! mais regardez donc, quel temps ! oh ! horreur ! l'eau tombe par torrents des toits. Les ruisseaux gonflés deviennent des rivières !

LA DAME DE STEINSEL.

Au centre de la Forêt Verte est une fontaine qu'entourent des rochers, des frênes et des tilleuls ; aucune trace humaine n'y conduit ; on cherche cette fontaine sans pouvoir la trouver.

Tout auprès est un lieu horrible qui rayonne dans la nuit comme un foyer d'étincelles ; un lieu éternellement humide de taches de sang ; on y entend d'affreux gémissements dans l'ombre.

Toutes les nuits, quand les étoiles montent dans les hauteurs du firmament, il y vient une dame, vêtue de satin blanc, qui se met à creuser le sol ; ses ongles sanglants y grattent un trou jusqu'à ce qu'une petite voix gémissse et sanglote ; la dame dit : Sors à mon tendre commandement, mon ange, mon petit enfant ! elle le place sur ses genoux, bande sa plaie, se découvre le sein pour l'allaiter, et le recouche dans la terre après l'avoir

de nouveau enveloppé. Aussitôt un cor résonne dans la forêt; un cheval traverse l'atmosphère lourde en laissant derrière lui une trace de feu, et emporte la dame par delà Steinsel. Mais je ne sais pas où il la mène ni quel mystère cela cache.

LA NUIT DE NOËL.

Comme ses dents claquent ! comme il souffle dans ses doigts, le petit Savoyard étendu dans la nuit glacée, sur la pierre dure.

Nul cœur humain n'est là pour calmer sa douleur. Oh ! n'y a-t-il aucune pitié pour le pauvre sans asile !

Aussi loin que regardent les étoiles, il n'y a pas de mère pour le presser sur son cœur avec une tendre émotion. Dans toute la nature pas une trace de pitié ! nul souffle pour le réchauffer, nulle joie pour nourrir son petit cœur qui palpite dans une douloureuse angoisse. Et il espère en vain mourir.

Comme ses membres frissonnent de plus en plus alourdis ! comme sa respiration est faible ! comme ses yeux sont fixes ! pauvre enfant !

De sa bouche expirante les plaintes tombent sans cesse et demeurent sans écho sur une terre froide et neigeuse.

Oh ! n'y a-t-il aucune pitié pour le pauvre petit savoyard sans famille, étendu, dans la nuit glacée, sur la pierre dure ?

Mais là-haut, dans le ciel, brillant au milieu des anges, paraît l'enfant de Noël, né à Béthléem.

« — Viens, sois mon élu, pauvre Savoyard ; — viens te mêler parmi nous. L'enfant de Noël emporte dans son

sein la petite âme qui quitte la terre, et la fait jouir d'une félicité éternelle. »

Nous avons dû nous restreindre, et pour cause, aux poésies de pur sentiment. Mais on est étonné de trouver à côté de ces poésies des tableaux étranges auxquels on pourrait reprocher parfois une crudité inconvenante. Nous l'avons déjà dit, M. Meyer est un esprit prime-sautier qui s'isole, dans les choses de sentiment, pour se livrer tout entier à l'inspiration du moment, quelle qu'elle soit d'ailleurs. Une gravelure ne l'effraie pas. Sans être cependant jamais obscène, il a de ces mots risqués qu'accompagnent nécessairement le choc des pots d'étain et le gros rire des bonnes filles. Il n'y a que les langues enfants qui puissent tout dire. Béranger, en traitant de semblables sujets, leur donne une forme moins choquante pour l'esprit moderne, mais, par cela même, plus piquante peut-être. La nudité de l'expression ôte souvent à l'imagination un peu de son essor et se trouve en réalité moins indécente qu'on ne croirait.

Il est aisé de voir que M. Meyer a beaucoup étudié Shakspeare. On reconnaît aussi quelquefois l'influence de Schiller. La *Fée Mab*, est évidemment une imitation de la quatrième scène du premier acte de Roméo et Juliette. Dans le poème de *La Nuit*, dont nous dirons un mot tout-à-l'heure, l'épisode des sorcières est tiré du quatrième acte de Macbeth. Cependant il faut convenir que ces imitations mêmes sont presque des créations et que l'élève est digne du maître.

Nous n'en finirions pas si nous voulions donner à nos lecteurs une idée complète de la variété de style et d'idées que l'on rencontre dans ce recueil, et pourtant nous n'avons pas encore fait connaître M. Meyer dans sa manifestation la plus caractérisée, dans la poésie humoristique. Il y excelle. La langue d'ailleurs se prête admirablement à ce genre. Tous les écrivains qui ont employé cette forme, Hoffman, Heine, Nodier, sont de profonds sceptiques; l'ironie, cette écume de l'âme, bouillonne à pleins flots dans leurs écrits; non cette ironie âcre qui suinte des âmes ulcérées, mais une ironie philosophique pleine de bonhomie et de douceur. On a déjà pu le remarquer, c'est là précisément la trempe d'esprit de M. Meyer. Ce scepticisme qui prend racine au fond d'une pensée bizarre ou sous une forme grotesque, apparaît constamment dans ses vers. On le retrouve chaque fois qu'il n'est pas ému. C'est dans le sentiment, et seulement là, qu'il semble puiser de la foi.

Dans le morceau *sur la Mort d'un Cheval de tombereau*, et dans quelques autres, on retrouve la même idée du néant et de la vanité des grandeurs d'ici-bas.

Un Instant passé dans un Cabaret de Luxembourg (tableau d'après nature) est une étude de mœurs qui rappelle la manière des maîtres de l'école flamande. Il y avait à Luxembourg, au temps où M. Meyer écrivait, une galerie d'originaux qu'il sut mettre en scène avec une verve singulière. Ses héros sont des portefaix pour la plupart; rien n'est curieux comme le tribunal impro-

visé dans la taverne et la pose magistrale du président.

La pièce la plus remarquable des *Fables et Poésies luxembourgeoises* est sans contredit le *Poème de la Nuit*. Il est écrit en vers libres, et le plus souvent en vers métriques. L'harmonie imitative y est répandue à profusion et lui donne une grâce toute particulière. Les contrastes frappants, les figures fantastiques, une poésie sauvage unie à une remarquable simplicité de style, donnent à ce morceau une beauté tout étrange. Nous regrettons que son étendue ne nous permette pas de le traduire.

.

Il y a au musée de Bruxelles un tableau de Jordaens devant lequel on s'arrête longtemps rêveur. C'est une sorte de trophée qui réunit, en désordre, les attributs de l'art, du luxe, de la grâce, de la beauté. Il y a des vases étrusques, des porcelaines du Japon, des oiseaux, des fleurs et des fruits, des armes mauresques, des livres, des instruments de musique, tout ce qui brille, tout ce qui chatoie à l'œil et au désir, tout ce qui est jeunesse et poésie, tous les hochets de ce monde. Au milieu du tableau se trouve une tête de mort à demi rongée par les vers et dont la lèvre tordue, envahie par la pourriture, et les grands yeux vides grimacent un ricanement étrange. Sur le côté, et un peu en arrière, on voit l'ange de la mort, qui, les joues gonflées, souffle sur ces vanités de la terre, les disperse et les anéantit. Ce qu'on éprouve après avoir regardé longtemps ce ta-

bleau est à peu près l'impression que laisse le livre de M. Meyer. C'est à la fois un rire nerveux et pétillant à la surface et un frisson glacial intérieur. Ce n'est pas seulement le dédain philosophique qui respire dans cet ouvrage, c'est surtout, au milieu des parfums et des fleurs, sous une forme brillante, un triste scepticisme.

VI.

Les poètes luxembourgeois qui viennent à la suite de M. Meyer n'ont pas la profondeur philosophique qui le distingue; ils font rêver plutôt que méditer; ils charment plus qu'ils n'étonnent. Quelques-uns excellent dans la satire et le conte, d'autres ont peut-être plus de lyrisme que l'auteur des *Fables et Poésies luxembourgeoises*, et même quelquefois un sentiment plus naturel; mais aucun ne possède sa pensée audacieuse et bizarre.

Nous trouvons d'abord un charmant petit poème de M. Diedenhoven : *le Pèlerinage à Conter (de Bittgang no Conter)* qu'on lit avec plaisir à la suite de l'ouvrage de M. Meyer. Quand on a contemplé pendant quelque temps le sombre tableau de Jordaens dont nous parlions plus haut, la vue se repose avec soulagement sur les fraîches et splendides créations de Seghers ou sur les joyeusetés burlesques de Théodore Van Thulden, dans ses kermesses. *Le Pèlerinage à Conter* est absolument un tableau de l'école flamande, frais et riant de coloris, égrillard et lesté de dessin, avec de francs buveurs et de gaillardes commères, des cruches d'étain bosselées

sur des têtes sanglantes et avinées, des soupirs d'amants sans la coudrette, des danses, des gais refrains, et, au fond, des ménétriers chancelants juchés sur des tonneaux à la porte d'un cabaret. C'est la seule pièce de vers que nous connaissions de M. Diedenhoven, mais elle suffit pour nous prouver que c'est là un vrai poète.

Onze ans après, M. Gangler publiait ses *Fleurs des blés*. La langue a de grandes obligations à cet écrivain. Ainsi qu'il le dit dans sa préface, il a voulu prouver, comme M. Meyer, que le luxembourgeois est susceptible de culture et peut être élevé au rang des langues littéraires. Nous sommes pleinement de son avis quand il prétend qu'elle convient surtout aux genres où domine la fantaisie, mais nous croyons que c'est aussi la langue du sentiment intime et de la satire. M. Gangler est un homme d'esprit et de goût, un homme d'érudition ; c'est un poète aussi, mais il manifeste rarement cette chaleur de sentiment, cette élévation d'idées sans lesquelles il n'y a point de grande poésie. C'est plutôt un conteur, mais un conteur agréable et gracieux. *Les Fleurs des blés* n'ont rien de bien champêtre ; elles contiennent des anecdotes, des fables, des bons mots, écrits avec beaucoup de talent et d'élégance. On en jugera par les pièces suivantes :

L'ANNEAU.

Ah ! que je serais heureux, mon ange, disait dernière-

ment à une belle jeune fille de la campagne le sot le plus infatué qu'on pût se figurer, si tu voulais me donner cet anneau d'or ; il est le symbole de mon amour pour toi ; il n'a pas de fin.

— Permettez-moi de le garder, reprit finement la jeune fille, avec sa douce voix ; il ressemble aussi à mon amour pour vous, il n'a pas de commencement.

LA RÉCONCILIATION.

Un franc ivrogne était à l'agonie : ses mains commençaient à se crispier. Tout à coup il dit à sa femme, d'une voix alourdie : « Ma chère Marie-Jeanne, va me chercher un verre d'eau. » — « De l'eau, pense la femme, qu'en veut-il faire ? il se passe de singulières choses dans un cerveau malade : l'eau lui répugnait toujours comme le couteau à la chèvre. A coup sûr une boisson de la fontaine de S^t-Mathieu ne lui fera pas de bien. » Comme devinant les pensées de sa femme, le pauvre malade ajoute tristement : « Marie-Jeanne, mon trésor, tu m'as toujours aimé ; va donc au seau, accomplis mon dernier désir. Quand on est sur le point de partir pour l'autre monde, il faut se réconcilier avec ses ennemis. »

M. Gangler a fait aussi des satires dont quelques-unes méritent d'être remarquées : nous citerons *t' metschgie-weg Kwiesel*, et *eng Précîès*. Nous croyons qu'il existe de lui encore d'autres vers que ceux contenus dans ce volume, mais nous n'avons pas pu nous les procurer. Le grand mérite de M. Gangler est d'avoir intéressé les esprits à l'étude de sa langue par la publication du

Lexicon du dialecte luxembourgeois, avec des traductions et des explications allemandes et françaises. C'est le premier travail de cette nature qui ait été exécuté sur le luxembourgeois ; ce dialecte y est étudié dans ses rapports avec le celtique, le latin vulgaire, l'anglais, et six ou sept autres langues. Il a fallu un grand amour de la science et un véritable dévouement à son pays pour entreprendre un travail aussi ingrat et aussi étendu. Ce dictionnaire, outre des expressions techniques des arts et métiers, contient une collection précieuse de proverbes luxembourgeois. Ces proverbes sont pour la plupart d'une exquise finesse d'observation. En voici un que nous prenons au hasard dans le lexicon de M. Gangler : « Il n'y a pas de pères ni de mères si pauvres qu'ils ne tiennent chauds leurs enfants. »

Mais le défaut, le grand défaut de cet ouvrage, c'est d'être incomplet ; il n'en pouvait guère être autrement sans doute dans un travail philologique aussi étendu, entrepris sur une langue à laquelle personne n'avait jamais songé. La valeur même du dictionnaire fait regretter les lacunes qu'on y remarque.

Nous trouvons encore une petite brochure intitulée : *Histoire du collège de Luxembourg par P. K.* Il n'y a pas grand chose à en dire. A part quelques vers assez heureux, c'est une composition très-incolore.

En plus d'un endroit déjà, nous avons eu occasion de signaler la tournure satirique de l'esprit luxembourgeois.

Nous avons indiqué ses manifestations informes dans

les chansons populaires ; nous avons ensuite montré comment cette satire, chez M. Meyer, se présente sous la forme du scepticisme philosophique. La satire politique proprement dite devait nécessairement se montrer dès que la littérature aurait acquis une certaine extension. La langue d'ailleurs se coule admirablement dans le moule du sarcasme, de l'ironie, et de cette fine raillerie toute gauloise qui, entre les mains de Paul-Louis Courier, est devenu une arme si redoutable. Nous possédons en manuscrit un recueil de chansons satiriques contre M. Hassenpflug.

En disant plus haut que le peuple luxembourgeois ne fait pas de révolutions, nous nous sommes trompés, car il en accomplit une dans une circonstance mémorable : ce fut la *Grombieren-Revolution* (Révolution des pommes de terre). Voici comment : on se rappelle d'avoir lu dans tous les journaux, la chose date d'hier, qu'un ministre hessois fut bâtonné d'importance, en pleine place publique, sous les yeux d'une population émerveillée d'un aussi rare spectacle. L'exécuteur était le propre gendre du prince électeur, et l'exécuté était M. Hassenpflug. Or, en 1838 ou 1839, le même M. Hassenpflug, aujourd'hui ministre hessois, était gouverneur du Grand-Duché de Luxembourg. Il était exactement en politique ce que fut plus tard en religion l'évêque qui se fit expulser du pays, et subit exactement le même sort que ce dernier. Il soumit le Luxembourg à une sorte d'état de siège : plus de presse, plus de droits, plus de liberté commer-

ciale : nous ne nous sommes jamais rendu un compte bien exact de ce système ni du but que poursuivait **M. Hassenpflug**. D'ailleurs, cela importe peu, car nous ne faisons ni de l'histoire ni de la politique; le fait est que le gouverneur réussit à affamer le pays. Il y eut disette et révolution. L'hôtel du gouvernement fut assiégé par une populace rugissant de rage et de faim, et à la vengeance de laquelle le gouverneur jugea prudent de se soustraire par une fuite nocturne. Quand on apprit ce départ, il y eut chansons, illuminations et feux de joie. Parmi les poésies qui ont rapport à cet événement nous trouvons les suivantes : *la Banqueroute de Hassenpflug*, *la Vente des meubles de Hassenpflug*, *Hassenpflug à Diekirch*, *la Révolution des pommes de terre*. Leur mérite littéraire n'est pas toujours très-grand, mais elles ont ce caractère goguenard et incisif qu'on retrouve généralement dans la satire du peuple.

La véritable satire littéraire ne se montre que dans les productions de **MM. Lentz** et **Edmond de la Fontaine**. Quant à **M. de la Fontaine**, le seul morceau de poésie que nous connaissions de lui vaut un volume; c'est un petit chef-d'œuvre qui porte pour titre : *le Parlement ornithologique* (*l'vulle Parlement*.) C'est une parodie admirable du parlement luxembourgeois. **M. de la Fontaine** ne s'attaque pas à l'institution, comme bien on pense, mais à certaines tendances absurdes et aux ridicules par trop saillants et parfois dangereux de quelques membres de la Chambre. Cette satire égratigne et

flagelle jusqu'au sang ; c'est un fouet d'épines impitoyable qui cingle en plein les difformités de l'esprit et du cœur. Nous regrettons de ne pouvoir traduire ce morceau dont l'intérêt est tout local, et qui est encore, satire à part, une très-belle fable. Il parut en 1848, croyons-nous.

Nous pardonnons rarement à quelqu'un d'avoir de l'esprit lorsqu'il ne s'en sert pas à notre avantage ; c'est bien pis quand il s'en fait une arme contre nous. Il y en avait trop et de trop bon aloi dans le *Vulle Parlement* ; M. de la Fontaine frappait si fort et si juste, il fit tant rire, et déversa tant de ridicule sur les honorables, que ceux-ci finirent par prendre mal la chose. Ils ne pouvaient guère faire autrement, mais ils pouvaient faire mieux que de le montrer. Quelques-uns des membres qui avaient été le plus maltraités s'en plaignirent amèrement à la Chambre. Par bonheur, il se trouva parmi les députés des hommes d'esprit qui firent comprendre la petitesse de ces lamentations ; l'affaire en resta là ; mais le *Vulle Parlement* est et restera longtemps un chant populaire.

Avant de passer à M. Lentz, nous devons dire un mot d'une espèce de petite comédie intitulée : *le Prince Carnaval et le Prince Carême*. C'est une satire dialoguée, une comédie allégorique, quelque chose de souverainement spirituel et bouffon, dont l'idée première est peut-être puisée dans un ancien fabliau. Il existe à Luxembourg une société de jeunes gens, le *Turnverein*, que

distingue un noble esprit de liberté, un remarquable caractère d'égalité démocratique; on y trouve, à la même table, se donnant amicalement la main, l'homme du salon et l'homme de l'atelier. Cette société, fondée après la révolution de 1848, recèle un véritable ferment de progrès et d'émancipation. Comme c'est inévitable, le *Turnverein* se trouve souvent en opposition avec les hommes et les partis qui font obstacle à la marche des principes libéraux; alors il y a lutte; parfois cette lutte devient curieuse, comme dans la circonstance qui produisit la petite comédie dont nous parlons.

Les tout petits états, comme le Grand-Duché de Luxembourg, ont à la fois cet avantage et cet inconvénient qu'on y voit mieux les rouages et les ficelles à l'aide desquels on gouverne. Les luttes de partis y prennent un caractère plus intime, plus personnel que dans les grands pays. Les hommes d'État, qui ailleurs éblouissent et rayonnent, ne sont plus ici que de simples mortels sans auréole, vulnérables et faillibles; on les connaît depuis leur enfance, on les coudoie, on leur parle à chaque instant; ils ont été les condisciples de tout le monde et sont les voisins de chacun. Plus d'illusions possibles. Aussi, dans les grands duels qu'ils ont avec l'opinion, il est rare que l'arme impitoyable du ridicule ne leur fasse point quelque profonde blessure.

Le *Turnverein* est surtout un étincelant foyer d'esprit, de verve caustique, de conceptions chaleureuses et originales. *Le Prince Carnaval et le Prince Carême* n'est

autre chose qu'une satire mordante et fine, qui fait la guerre en même temps aux hommes du gouvernement et aux hommes de l'église, à certains journaux et à certaines tendances. Ce n'est plus la satire vulgaire qui se cache dans un coin de journal attendant qu'on vienne l'y découvrir, la satire immobile et morte qui moisit sous une reliure; c'est cette fois la satire vivante et leste, éclatante de parures bariolées, la satire aux longs bras, à la voix forte, qui s'étale au grand jour, monte sur des échasses, se promène dans les rues, se hisse sur les bornes et les tréteaux, et amasse le peuple autour d'elle; c'est la satire carnavalesque, vénitienne ou romaine, avec ses splendeurs, ses grelots et sa marotte. *Le Prince Carnaval et le Prince Carême* a ceci de remarquable qu'il fut composé non par tel ou tel poète, mais par la société collective du *Verein*. Si nous sommes bien informés, tous les membres y ont apporté leur quote-part d'idées et d'entrain; c'est un pique-nique littéraire où chacun a fourni son trait, son bon mot, son couplet ou sa pointe, et, comme la pièce fut représentée sur toutes les places publiques, dans toutes les rues de Luxembourg par ses auteurs mêmes, chacun d'eux y remplit un rôle. La cavalcade organisée pour cette circonstance, restera longtemps dans les souvenirs des Luxembourgeois.

VII.

Il nous reste encore, pour compléter ce travail, à parler de M. Michel Lentz dont les poésies, bien qu'inédites pour la plupart, ont acquis, dans son pays, une belle et juste réputation à leur auteur. M. Lentz est, sans contredit, de tous les poètes du Grand-Duché, celui qui représente avec le plus de fidélité, sous ses aspects multiples et variés, le caractère luxembourgeois. C'est un de ces esprits dont la sensibilité, tout extérieure, reproduit, avec l'exactitude d'une glace, l'image de leur siècle, des hommes, des mœurs, des idées, des opinions, au milieu desquels ils vivent. La mobilité et la vivacité de l'intelligence, une conception féconde et rapide, une faculté créatrice puissante, ingénieuse et variée, donnent à leurs œuvres plus d'étendue que de profondeur, plus de coloris que de dessin, plus d'élégance et de grâce que de véritable force. Ils reflètent plutôt qu'ils ne créent.

M. Meyer s'illumine de sa propre idée, s'échauffe de son propre sentiment; chez M. Lentz, au contraire, la réceptivité empiète sur les qualités spontanées, et c'est précisément pour cela qu'on peut aisément reconnaître

dans ses vers les sentiments et les idées du peuple qui l'environne. A un esprit fin et délié, il joint une imagination exubérante, une sorte de délicatesse nerveuse. Il sait donner à la satire une désinvolture charmante, à la poésie intime une grâce, une fraîcheur toute virginale.

Du reste, c'est un poète de recueillement et de solitude qui écrit tout simplement ce qu'il éprouve, et pour se soulager de ce tourment vague qui pousse l'artiste à créer. Jusqu'à ce jour, M. Lentz n'a encore écrit que pour lui et ses amis, se refusant obstinément à livrer ses vers à la publicité. Nous comprenons cette chasteté du poète qui le fait hésiter à étaler aux regards d'un public, souvent indifférent et railleur, les sentiments les plus intimes, les plus pudiques, les plus chers de l'âme; mais nous pensons aussi qu'il y a de l'égoïsme ou une timidité exagérée et coupable à garder pour quelques privilégiés des trésors qui, livrés à la circulation, peuvent devenir autant de germes féconds. Pour notre part, nous n'avons pas à nous plaindre, car M. Lentz a mis une courtoise obligeance à nous communiquer ses poésies; c'est donc pour le public que nous réclamons la même faveur.

Dans le style, M. Lentz possède cette harmonie, cette simplicité, ces détails gracieux qui font ressembler une œuvre littéraire à de fines et délicieuses orfèvreries savamment ciselées; dans la pensée, c'est la malice ingénieuse, la verve satirique, la tournure piquante qu'il

faut admirer en lui ; dans le sentiment, c'est la fraîcheur et la vérité, le laisser-aller surtout. Ses poésies ne portent pas les traces du travail et les rares imperfections qu'on y remarque non-seulement n'ont rien de choquant, mais même ne sont pas dénuées d'une certaine grâce originale qu'on aime malgré soi.

Parmi les morceaux qui font partie du recueil de M. Lentz, et qu'il a bien voulu mettre à notre disposition, nous en choisirons quelques-uns que nous ferons connaître au lecteur.

Sa satire châtiée, mais ne blesse pas ; elle s'adresse tantôt aux travers du siècle, tantôt aux vanités, aux ridicules, aux prétentions dont les petites villes offrent un champ si fertile ; elle est innocente et badine dans ses allures ; elle provoque le rire plutôt que la haine ou la colère.

Le Bonnet de coton est une satire contre l'indifférence si commune à notre époque ; contre cette indifférence qui naquit de la philosophie matérialiste du siècle précédent, qui fait les cœurs brutalement égoïstes, qui dort sur ses deux oreilles, qui rétrécit l'intelligence en émoussant le cœur, plaie honteuse qui suppure dans tant de consciences, lèpre horrible qui ronge la foi et l'amour. Nous traduirons ce morceau ; on y trouve une ironie puissante et fine mêlée de bonhomie ingénue.

LE BONNET DE COTON.

Divin bonnet de coton ! pour toi, je veux de nouveau

monter ma lyre aux cordes d'argent ; je veux te chanter avec un saint enthousiasme, t'élever jusqu'aux cieux.

Divin bonnet de coton ! de tous ceux qui l'ont une seule fois tiré par-dessus leurs oreilles, qui peut te méconnaître ?

Partout où l'observateur jette les regards, il te voit choyé et respecté.

De nos jours, les têtes les plus élevées te portent ; toi, la pantoufle et la robe de chambre, vous formez le triumvirat qui domine le monde ; partout on sème des fleurs sous vos pas.

Oh ! comme doucement la vie s'écoule en rêves agréables sous ton empire. Ah ! bonnet de coton ! à l'ombre de ta floche, la paix et le bonheur affluent vers nous constamment.

Tu secoues de tes plis le calme et l'indifférence ; tu ris de ceux que la pensée tourmente.

Tu maintiens l'esprit en repos dans les têtes ; l'essentiel, c'est de bien dormir ; tu nous fermes les oreilles en les couvrant avec soin et amour.

Celui qui t'aime, ô bonnet de coton ! prend tout en patience ; avec quel bonheur il se livre au sommeil ! il suit ta volonté sans résistance ; tu en fais un mouton.

Et aussi, que signifie donc cette pensée toujours en éveil, quand nous avons le pain à mettre sous la dent ? Pourquoi nous rompre la tête ? toute chose à la fin rentre dans sa voie propre.

L'intelligence ! à quoi bon ce meuble inutile qui nous induit souvent en erreur ? Rabaisse-la, ô bonnet de coton ! c'est un grand mal quand elle brise son joug.

Et la raison aux airs orgueilleux, toute-puissante qui veut seule régner ! Il faut la plier à ta loi pour qu'elle ne nous entraîne plus sur une pente irrésistible.

Cieux! il fait trop clair! éteignez vos étoiles et descendez sur la terre en guise de bonnet de coton, afin que nul homme ne puisse résister au sommeil : bonne nuit! vive le bonnet de coton!

La Sérénade met en scène un amoureux ridicule qui, la nuit, sous les fenêtres de sa belle, accompagne son chant d'amour des sons grotesquement mélancoliques d'une basse; c'est la voix d'un écervelé qui chevrotte, au clair de lune, les roucoulements d'un sentiment qu'il est incapable de comprendre. Il y a dans ce morceau une grande harmonie de style et beaucoup d'originalité.

Le beau Garçon est un de ces fats boursoufflés de suffisance et de morgue, enflés de dédaigneuse vanité, comme il s'en trouve partout, qui prétendent occuper l'univers entier de leur nullité. *Le beau Garçon* méprise la langue simple et naïve de ses pères, s'habille à la mode, a de ses avantages personnels la plus haute opinion; chacun de ses gestes, de ses mots, de ses regards respire une affectation insupportable. Toutes les femmes soupirent pour lui et il est insensible à leur peine :

« Une petite fleur à la boutonnière comme si l'on portait une décoration : cela fait remarquer; et les demoiselles vous jettent des œillades amoureuses, mais, oui-da! on les laisse soupirer. Tra la, tra la, je traverse la vie en sautillant, tra la, avec un regard satisfait; tra la, tra la, je puis lever la tête, tra la, tra la, je suis un *chicard*. »

Voilà les satires de M. Lentz; elles sont plutôt légères que profondes; cette légèreté devient ailleurs de la grâce.

La Laveuse forme un petit tableau d'après nature d'une fraîcheur toute matinale; c'est un bout de paysage animé par les battoirs et le babil des laveuses; une fontaine ombragée d'une haie et d'un grand poirier derrière le renflement de la colline, avec une pelouse en pente où le linge est étendu au vent et au soleil, des nuages gris-pommelés et la laveuse agenouillée qui se mire dans l'eau.

Dans la ballade, M. Lentz est peut-être supérieur à M. Meyer. Il n'emploie pas, comme lui, le fantastique, ou, quand il le fait, c'est le fantastique familier, s'il est possible de s'exprimer ainsi : il place ses personnages et ses objets dans un clair-obscur où l'imagination en fait ce qu'elle veut, sans qu'il ait cependant jamais recours à l'intervention d'êtres surnaturels; ses ballades sont presque des élégies; c'est l'homme qui y est en jeu plus que la nature extérieure; le sentiment y a une plus grande part que l'imagination :

— « Dis, Rosette, oh ! Rosette; pourquoi ce silence ? Pourquoi tes mains appuyées sur tes genoux ne sont-elles pas actives comme autrefois ?

» Tes yeux d'ordinaire si brillants sont rouges ; oh ! Rosette ! que faire pour que ta chanson se réveille ? »

— « Bonne grand'mère, il ne faut pas demander la cause de mon silence, de mon chagrin secret.

» Demain je chanterai de nouveau, contente et joyeuse; il ne faut pas me forcer aujourd'hui à être comme autrefois. »

Et la grand'mère file sa quenouille. Et Rosette pensive regarde la terre.

Elles sont assises paisiblement l'une à côté de l'autre; sur les champs dorment les fleurs, et les villageois dorment dans le hameau.

Et le petit rouet murmure toujours; l'horloge sonne dix heures; le fil se hâte et s'enroule autour du fuseau.

Et Minette, la petite chatte grise, file aussi près de la cheminée; la lune projette une trace pâle et lumineuse dans la chambre.

— « Je me retire, chère Rosette, dit la grand'mère à l'enfant; relève tes mains appuyées sur les genoux et achève ce fuseau. »

Et Rosette, la pauvre enfant, reste pensive sur sa chaise : — « Bonne nuit » soupire sa petite bouche; le cœur ne songe pas au fuseau.

Dis, Rosette, oh! Rosette, à quoi penses-tu, silencieuse et la douleur dans l'âme!

Le marteau de l'horloge a sonné onze coups; elle est encore dans sa chambre à s'attrister et à songer.

Ses yeux bleus se ferment invinciblement; à ses pieds dort toujours Minette, la chatte grise.

On frappe à la fenêtre. Ce n'est pas le vent. A la lueur de la lune, Rosette a reconnu celui qui frappe.

Quelle jeune fille ne reconnaît pas son amant dans la nuit? La flamme qui monte du cœur au visage le désigne clairement.

Les gonds grincent; la porte s'ouvre; avec un sourire et un bonheur céleste,

Entre lentement son François. Le marteau de l'horloge sonne tristement douze coups.

L'amant est paré ; son front rayonne ; ses regards lancent des éclairs ; d'une main il tient une couronne,

De l'autre, une robe d'un tissu blanc et léger, telle que sa bien-aimée la désire pour être belle à son époux.

— « Me voici, chère Rosette ; oublie ta douleur ; relève tes mains appuyées sur tes genoux ; sois contente comme autrefois.

» Nous pouvons enfin être l'un à l'autre ; je viens te conduire à l'autel, au bonheur.

» J'apporte la couronne de noces ; regarde ton François ; ses yeux brillent pour toi.

» Je viens te délivrer ; voici ta robe nuptiale ; l'envie malfaisante ne nous sépare plus.

» J'ai souffert longtemps sur la terre étrangère ; nulle part loin de toi, mon enfant, je n'ai pu trouver le repos.

» Mon amour est resté pur comme la lumière de la lune ; et demain la septième heure nous trouvera à l'autel. »

Et Rosette attache des regards heureux sur François ; l'espérance rentre dans son cœur redevenu joyeux.

François dépose un baiser brûlant sur son front ; il donne la robe et la couronne, et reçoit un baiser en échange.

Et les gonds grincent ; et la porte s'ouvre ; François quitte sa fiancée avec un sourire céleste.

Tout est silencieux ; et l'horloge sonne tristement une heure ; et Rosette se réveille ; elle est seule !

Pas de robe, pas de couronne..... son rouet, son fuseau, et Minette qui, de sa queue caressante, vient frôler sa chaise.

C'était un rêve, un beau rêve qui avait passé devant ses yeux et dont, à la sixième heure, les belles paroles sonnent encore à son oreille.

Et l'heureuse Rosette, inondée d'espoir, pose le pied sur le rouet et oublie le chagrin...

Le rouet se hâte, il vole; le fil s'enroule autour du fuseau.

Le fuseau est achevé; Rosette se glisse vers son lit; la joie guérit ses blessures, lui ferme les yeux.

Le matin qui entre par la fenêtre, entend ses chansons.

C'est la joie qui rappelle ces chansons à Rosette; c'est elle qui relève ses mains appuyées sur ses genoux et les rend actives.

Et les heures qui s'écoulent, et les jours qui passent, trouvent la bonne Rosette heureuse comme une reine.

Un rêve est devenu son espoir; maintenant elle croit aux rêves, aux rêves qui nous visitent la nuit.

Mais un jour vient, apportant le regret qui abat cet édifice qu'avait élevé sa fidèle espérance.

Une nouvelle, venue de loin, dit à Rosette : — « ton rêve a menti..... »

» L'heure où ton François t'apparut dans la nuit, a posé sur son front la couronne de la mort.

» Il repose maintenant dans la froide tombe; il ne peut plus tenir sa promesse. »

Et Rosette, la pauvre Rosette, redevient silencieuse à jamais; elle place ses mains sur ses genoux et se consume en douleurs.

Ses yeux s'éteignent... Un jour les femmes prient et le glas tinte.

Rosette a rejoint François; c'est pour cela qu'on sonne; le fiancé met, dans le ciel, la couronne sur le front de sa fiancée.

Mais c'est dans la poésie intime que M. Lentz est véritablement poète ; nous traduirons encore une petite pièce qui est peut-être ce qu'il a fait de plus beau. C'est un chant de berceau d'un charme inexprimable, plein de délicieuses images ; on voit que ce morceau a été écrit par un père pour son propre enfant.

DORS, EDMOND !

(Berceuse).

Dors, Edmond ! la chanson, douce comme des sons de harpe éolienne, chuchotte à ton oreille, pour que le sommeil, cet ange du repos à la démarche légère, vienne près de toi, te berce mollement de sa main de rose, et te porte dans les plaines d'or du pays des merveilles.

Dors, Edmond ! le myosotis sommeille sur le ruisseau ; rêveur, il laisse pencher sa tête au milieu des hautes herbes ; le ruisseau murmure un chant d'amour.

La petite fleur écoute, regarde une dernière fois le flot passager et ferme ses yeux bleus.

Dors, Edmond ! oh ! vois l'étoile au clair rayon : le nuage qui se trouve à la cime des montagnes la couvre de courtines aux reflets d'argent. Elle brille encore un instant, puis ses yeux s'affaiblissent et elle s'endort en te jetant un dernier regard.

Dors, Edmond ! oh ! vois le petit oiseau : quand la nuit vient du ciel, il a placé chaudement sa petite tête sous son aile ; autour de lui court la brise du soir à la voix faible, et lui, il rêve de son amie et de la lumière du soleil.

Dors, Edmond ! Celui qui endort la petite fleur du

ruisseau, celui qui berce l'étoile et le petit oiseau, veille sur toi, et, dans le doux chant du cœur que ta mère te chante, il t'envoie la paix de l'âme par le sommeil.

Si l'on voulait établir un parallèle entre **M. Meyer** et **M. Lentz**, on pourrait dire que le premier est plus profond, mais moins gracieux, moins fleuri que le second ; que **M. Lentz** a plus de fraîcheur, d'harmonie et de souplesse, mais qu'il a moins de nerf et de moëlle ; que celui-ci brille par la grâce du sentiment et par le piquant d'un esprit délié, celui-là par l'élévation philosophique de l'idée, l'originalité de la conception, la puissance de la forme ; que là où le premier est sceptique, le second est simplement moqueur ; qu'enfin, **M. Meyer** est plutôt dramatique, tandis que **M. Lentz** a plus de lyrisme.

VIII.

Nous avons essayé d'esquisser, dans cette étude, la physionomie du Grand-Duché de Luxembourg, au point de vue moral et littéraire. Nous serions heureux si ce travail, tout incomplet, tout défectueux qu'il est en réalité, pouvait gagner quelques sympathies à cette population aujourd'hui presque oubliée. C'est un besoin de faire partager aux autres ses joies et ses affections. Le Luxembourg est comme une mère indigente et adorée que l'on aime d'autant plus que l'on est obligé de s'éloigner d'elle. Ses enfants, dispersés par le monde, se souviennent, avec la douce amertume des pensées d'absence, des brunes collines et des lointains horizons de leur pays natal, des cœurs bons et aimants qu'il recèle, de l'air pur et sain qui baigne ses vertes vallées et ses forêts romantiques, pieuses réminiscences qui consolent et qui ravissent.

Mais, ô mon doux pays! ne serais-tu qu'un objet de

vaine curiosité ou d'intérêt artistique? Si ta langue est originale, nerveuse, riche, splendide de couleurs et d'harmonie; si tes poètes sont pleins de grâce, de fraîcheur, de verve tantôt tendre, tantôt bizarre, remarquables ceux-ci par la profondeur de l'idée, ceux-là par la délicatesse du sentiment; si ton peuple est doué d'une puissante vitalité intellectuelle et d'une grande chaleur d'âme, qu'est-ce que tout cela? Ta langue est ignorée et sans avenir; elle est considérée comme un obstacle au progrès; tes poètes sont inconnus; ta population elle-même, si pauvre, si vaillante et si travailleuse n'a pu ni acquérir son indépendance absolue, ni s'incorporer franchement au pays vers lequel la portait ses intérêts, ses affections, la seule nature des choses.

Ton rôle est humble et secondaire comme celui des petites nationalités toujours en butte aux caprices des partis et aux hasards des conquêtes; il est humble et secondaire, mais, console-toi, il est essentiel. Ton existence, à toi, est une magnifique leçon, car elle atteste l'impuissance de la force contre le droit, et l'éternel triomphe de la puissance morale sur la puissance matérielle. Pendant des siècles et des siècles, tu as été constamment balloté, foulé, marchandé et vendu comme chose vile, et cependant le talon brutal du vainqueur n'a pas réussi à te déprimer le front; la domination étrangère n'a pu abâtardir ni ton intelligence ni ton cœur. Tu as appartenu successivement à plusieurs grands peuples, et tu es resté *toi*; c'est là ta gloire,

et, aujourd'hui, toi chétif et misérable, tu peux dire bien haut : L'âme des peuples est libre même dans l'esclavage; ni la violence, ni la ruse ne prévaudront contre elle.

(Extrait de la *Revue trimestrielle*.)